

ANCIENS ET NOUVEAUX VÉTÉRANS ET JEUNES

Roger LALLEMAND

L'esprit de la pédagogie Freinet suffit à déterminer quelle doit être l'attitude des anciens vis-à-vis des nouveaux venus, et singulièrement envers les jeunes.

Avant tout, il s'agit de l'Education du Travail ; et il faudrait dire l'énorme importance du travail manuel, partout négligé. Tolstoï y consacrait le quart de sa vie.

C'est dans le travail et la recherche que les enfants peuvent poursuivre leurs expériences personnelles. Mais là intervient le second principe essentiel : l'enfant n'est pas un être

œuvrant dans son coin, même dans un atelier bien conçu. Il est un élément de la communauté coopérative de la classe. Il n'est jamais seul : il subit l'influence de la famille : tel papa trop intelligent ne lui a laissé aucune possibilité de recherche tâtonnée. Il importe que le maître, non seulement donne à ses élèves tous les moyens de mener leurs expériences, mais tout travail, si individualisé soit-il doit s'intégrer dans la vie de la classe.

Mes camarades anciens vont se demander pourquoi je rappelle ici de telles évidences de l'Ecole Moderne.

Pourtant, dans leurs relations avec les nouveaux adeptes de la Pédagogie Freinet, se conduisent-ils toujours selon les principes de base que je viens de rappeler ?

En effet, ils ont une telle expérience, ils ont compris et aidé Freinet si profondément et si longuement que tout leur paraît lumineux. Ils sont sûrs d'eux-mêmes. Mais ils oublient que la liberté et la confiance qu'ils accordaient à leurs élèves, auxquels ils laissaient la possibilité d'erreurs et d'insuccès dans leur expérience tâtonnée, ils se doivent de la laisser aux maîtres novices dans nos techniques.

Bien sûr, ce sont des adultes. Mais est-ce là une raison ? Leurs expériences personnelles ne leur seraient-elles pas vitales ?

Que les anciens se souviennent avec quelle sollicitude Freinet s'adressait aux jeunes, leur demandant des détails de leurs essais, et après un petit conseil, les engageant à donner le compte rendu de leurs expériences, de façon à en faire profiter les camarades ?

Certains pourtant, vis-à-vis des nouveaux, se conduisent comme un maître traditionnel : ils ne les laissent pas suffisamment s'exprimer ; ils accaparent une partie précieuse du temps dont on dispose à des laïus étayés d'idées très justes, où, vivant dans leur passé, ils se racontent avec émotion. Ces mandarins n'appliquent donc pas la pédagogie du succès, apportant surtout des critiques négatives.

Les jeunes vous diront que je n'exagère pas.

Dans certain groupe départemental, il y avait (et il y a encore) des anciens. Un jour, lors d'une réunion avec démonstration de texte libre, un jeune

nous reçoit dans sa classe. Le travail terminé, les élèves partis, chaque ancien y va de son laïus acéré de critiques incisives par le contenu, quoique énoncées sur un ton amical.

Notre jeune camarade n'en avait pas l'air trop contrit, mais il était désorienté. Mais je pense aux nouveaux, présents ce jour-là. Ils devaient se dire que nos techniques sont bougrement délicates. La preuve que je n'exagère rien, c'est que nos réunions finirent par faire figure de comités restreints : tout le contraire de la pédagogie de masse.

On pourra objecter qu'avant la grande flambée de 1968, les jeunes étaient réticents. Pas mal d'entre eux au contraire étaient prêts à nous rejoindre. On en eut bientôt la preuve.

Le camarade qui avait fait la démonstration fut désigné par le groupe comme délégué départemental. Sa valeur était donc reconnue. Seulement, comme nos réunions continuaient à rassembler les mêmes camarades, toujours d'accord sur les principes et incapables de rayonner, notre délégué, à bout de patience, nous déclara : « Ecoutez : j'ai contacté des jeunes ; laissez-moi les réunir sans vous ; autrement, je ne pourrai rien faire. Sinon, j'abandonne. »

C'était net et c'était justifié. Il y eut donc des réunions élargies... sans mandarins ! et un peu de bouderie chez les anciens ; mais peu à peu, des nouveaux se présentaient. Notre groupe était sauvé.

Les « chevrons » ne se rendent pas toujours compte non plus des changements survenus depuis qu'ils ont quitté leur classe : enfants plus évolués vivant dans un milieu social différent, pénétration de nos techniques dans le secondaire, éducation sexuelle en pro-

gression... et puis, le printemps 1968 est passé par là. L'ICEM étend ses relations : des techniciens, des savants, des médecins préoccupés d'aller de l'avant dans de nouvelles voies opposées à la scolastique ne demandent qu'à nous aider et sollicitent notre collaboration. Notre camarade Jean Pignero préside l'association contre les rayonnements ionisants ; Paillard a quitté l'enseignement pour créer une coopérative de répartition de produits sains... Les vétérans qui ne savent pas s'évader des techniques éducatives modernes tournent le dos à la pédagogie de masse. Madeleine Porquet nous écrivait : «...le meilleur de la pédagogie Freinet, c'est justement ce chaud climat d'échanges entre tous les enfants et la maîtresse et cette aide que chacun apporte aux autres.» C'est ce que je disais au début.

Et c'est ce « chaud climat » qui doit continuer à dominer toutes les relations coopératives entre éducateurs.

Lorsqu'un camarade se demande si la technique qu'il emploie est justifiée, qu'il se pose cette question : le travail de chacun se fonde-t-il dans l'activité commune ? Et lorsqu'un ancien donne des conseils, qu'il ne le fasse qu'en fonction de la pratique éducative, et avant tout dans l'optique de la communauté enfantine en relations intimes avec son milieu.

Ainsi les nouveaux venus, les jeunes surtout, apprécieront l'aide des anciens et se tourneront avec plus d'empressement vers les œuvres de Freinet et d'Elise. Car personne avant eux n'a ouvert la voie royale de la « socialisation ».

R. LALLEMAND